



HAL
open science

Récit de vie spatialisé et herméneutique cartographique

Benoît Feildel

► **To cite this version:**

Benoît Feildel. Récit de vie spatialisé et herméneutique cartographique. 2ème Journées Scientifiques ARPEnv : Perspectives de la psychologie environnementale francophone, Jun 2009, Nîmes, France. halshs-00486502

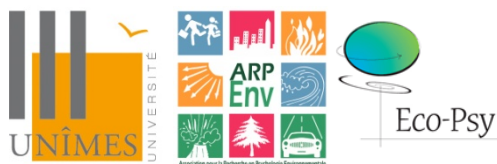
HAL Id: halshs-00486502

<https://shs.hal.science/halshs-00486502v1>

Submitted on 5 May 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



2èmes Journées scientifiques ARPEnv
Perspectives de la psychologie environnementale francophone
Université de Nîmes, 11 au 13 juin 2009

Benoît FEILDEL

Doctorant ATER en Aménagement de l'espace et urbanisme
Ecole Polytechnique de l'Université de Tours – Département Aménagement
35 allée Ferdinand de Lesseps, 37200 Tours, Tél : +33 (0)6.64.35.42.67
benoit.feildel@gmail.com

Thème : Relations à l'espace

Mots clés : Attachement au lieu, Ville, Espace résidentiel, Cartographie, Temporalité

Titre : Récit de vie spatialisé et herméneutique cartographique : une méthode pour approcher et cartographier le rapport affectif à l'espace

Résumé

C'est pour comprendre plus finement les dimensions affectives de la relation de l'individu à son environnement socio-spatial, et les multiples implications d'ordres matérielles et idéelles que peut avoir ce « rapport affectif à l'espace », que nous avons développé une méthode de recherche¹ à la jonction de deux types d'approches, à la fois spatiale et identitaire. Pour mieux comprendre ces « modalités affectives de l'habiter », impliquant entre autres formes d'expression, les relations d'attachement, les sentiments d'appartenance, bref tout ce qui fait les ancrages ou les ruptures et les rejets socio-spatiaux, nous avons donc procédé selon une approche de type psychosociologique, à la réalisation d'entretiens approfondis auprès d'habitants ($n=15$), mais aussi de professionnels de l'aménagement des espaces et de l'urbanisme en activité, dans l'agglomération de Tours. Cette volonté d'appréhender le rapport affectif à l'espace par l'entrée à la fois individuelle et sociale, pour des habitants et des professionnels de l'aménagement de l'espace et de l'urbanisme, dans une perspective élargie à l'échelle de l'ensemble de la vie des acteurs spatiaux (incluant pour les professionnels l'ensemble des étapes de leur carrière), a nécessité que nous mettions en œuvre une démarche méthodologique spécifique. La méthode en question s'est articulée autour de deux temps forts étroitement imbriqués : un « récit de vie spatialisé » et une « herméneutique cartographique ». À la suite d'un « récit de vie spatialisé » réalisé avec l'interviewé, nous exploitons dans un second entretien la fonctionnalité « transitionnelle » d'un « objet créé et donné », en l'occurrence la représentation cartographique de la spatialité de l'individu à l'échelle de sa vie, dans le but de dépasser les traditionnelles limites du récit de vie

¹ EhEA (2008), *Espaces habités et espaces anticipés : module qualification de l'espace*, Rapport de recherche ANR, 155 p. ; SCALAB (2004), *Les échelles de l'habiter*, Rapport de recherche PUCA, 338 p.

comme présentation officielle de soi pour atteindre *in fine* ces dynamiques affectives. Dès lors, cette seconde étape, épreuve de qualification de l'espace ou « herméneutique cartographique », réalisée par l'interviewé lui-même, nous a permis de constater, au moins dans le discours produit, l'importance des dimensions affectives dans la représentation individuelle et sociale de l'espace. Nous avons ainsi pu observer, à côté des modalités traditionnelles du rapport à l'espace (de types utilitaristes, fonctionnalistes, etc.), une modalité émotionnelle non moins primordiale dans la relation qu'entretient l'individu avec son milieu. L'analyse couplée de ces deux entretiens nous a notamment permis de mettre en lumière l'agencement des liens aux différents espaces de vie ; comment se forme le potentiel d'attractivité ou de répulsion de ces espaces ; et comment par là-même s'instaure et se négocie, dans la relation à ces lieux, la dialectique entre « bonne place » et « bonne distance ». De ce réseau d'attachements, d'ancrages et de ruptures, qui produit le besoin idéal et/ou matériel de se rapprocher de certains espaces ou qui en induit l'éloignement, de ces dynamiques émotionnelles entre confrontation et évitement, nous avons pu donner une représentation sous la forme d'une « cartographie du rapport affectif à l'espace ». L'enquête par récit de vie spatialisé et herméneutique cartographique nous a ainsi permis de mettre au jour les mécanismes par lesquels s'actualise le rapport affectif à l'espace, nous autorisant de la sorte à souligner sa dynamique temporelle et, essentiellement, relationnelle.

Récit de vie spatialisé et herméneutique cartographique : une méthode pour approcher et cartographier le rapport affectif à l'espace

Benoît Feildel

Ecole Polytechnique de l'Université de Tours
Département Aménagement

Introduction : Apports méthodologiques et cognitifs

La présente contribution aux deuxièmes journées scientifiques ARPEnv, se veut à la fois un retour sur les méthodes d'étude de la relation homme/environnement, avec la présentation d'une démarche expérimentale propre à un objet d'étude spécifique, le rapport affectif à l'espace, mais aussi une participation à l'approfondissement de la connaissance de la relation de l'homme à son espace de vie, en particulier à travers les modalités affectives de ce rapport. Dans une première partie, nous commencerons donc par retracer brièvement l'état des connaissances sur ce lien d'ordre affectif qui s'instaure entre l'homme et son environnement socio-spatial. Nous proposerons de faire un retour sur les multiples portes d'entrées disciplinaires pour l'étude de ce rapport affectif à l'espace, depuis la phénoménologie, jusqu'à la psychologie environnementale, en passant par la géographie et l'urbanisme. Nous aurons également l'occasion de souligner, en tant que chercheur en aménagement de l'espace et urbanisme, notre inscription paradigmatique propre, celle de l'action, et notre intérêt dès lors privilégié pour l'analyse du rapport affectif dans le cadre de l'action *sur* et *dans* l'espace. Dans une deuxième partie, nous verrons comment ces questionnements riches ont été à l'origine du développement d'une méthode d'enquête basée essentiellement sur la technique du récit de vie. À laquelle nous avons associé une épreuve de justification, focalisée quant à elle sur la dimension spatiale de l'identité de l'interrogé, dont le but affirmé était de dépasser les traditionnelles limites du récit, et ainsi d'atteindre *in fine* les raisons moins « rationalisées »¹ de l'action spatiale, autrement dit, la possibilité de sonder

1 En référence au concept de « rationalisation » central dans la sociologie de Max Weber, et qu'il définit comme une tendance que nous devons à la science et à la technique scientifique propre au processus œuvrant dans chaque domaine de la vie privée et publique dans le sens d'une explication par une finalité recherchée. Dans ce sens, selon Weber, « l'intellectualisation et la rationalisation croissantes ne signifient donc nullement une connaissance générale des conditions dans lesquelles

l'intervention des données affectives dans le cadre de la relation de l'homme à son environnement socio-spatial. Enfin, dans une troisième et dernière partie, nous présenterons les principaux éléments de résultat de l'enquête à travers plusieurs (re)constructions cartographiques explicitant l'intervention du domaine affectif dans la trajectoire socio-spatiale des individus.

Pour commencer, nous pouvons d'ores et déjà souligner que bien que relativement nouvelle sous cette forme, la recherche sur la dimension affective de la relation de l'homme à son environnement socio-spatial s'inscrit dans une longue tradition. En outre la question de l'affect constitue une thématique philosophique éminemment ancienne. L'on fait ainsi remonter l'opposition classique entre raison et passion au moins aux philosophies de l'antiquité grecque. Genre de l'être irréductible à tout autre, la passion ne saurait se concevoir sans envisager son rapport à l'action. Et bien qu'il ne soit ni le lieu, ni le temps, de retracer ici les linéaments de la longue élaboration philosophique de la passion, nous pouvons néanmoins noter que la problématique de l'affectivité, et ses contenus les plus divers : affects, émotions, sentiments, passions, humeurs, etc., ne va dès lors cesser d'osciller entre conceptions antagonistes et agonistes, entre vice et vertu, entre perturbation et force créatrice, entre passivité et dynamisme. Inclination qui s'exagère, dérèglement de la raison par l'appétit sensible, la passion irait en effet de pair avec une détérioration de la volonté dans la poursuite des fins ; elle serait la marque de ce qui en l'homme ressortit de la matière, source de passivité et de puérile dépendance².

1. Le rapport affectif à l'espace : retour sur un objet de recherche

1.1 De l'expérience émotionnelle de l'espace au lien affectif

Nous choisissons de dater l'intérêt scientifique pour cette question de l'intrication des dynamiques affectives et de l'organisation socio-spatiale au milieu du XIXème siècle dans le cadre d'abord des travaux du sociologue allemand Ferdinand Tönnies (1887). Sans oublier de mentionner, avant lui, sur un tout autre versant, utopique celui-ci, la « théorie mathématique des passions de l'homme » que développa Charles Fourier (1808), et déjà sa traduction spatiale et urbanistique à travers l'idéal phalanstérien. La question du rapport affectif et de l'organisation de l'espace émerge de la sorte sous un angle privilégié : celui de l'appartenance sociale et communautaire, et son interdépendance avec l'organisation spatiale. Pour sa part, le sociologue Tönnies propose une lecture psychologique du social mettant ainsi en lumière les diverses formes d'appartenance aux groupes et leurs fondements « organiques » et affectifs (société traditionnelle, close, à forte dimension émotionnelle, principalement villageoise) ou « réfléchis » et rationnels (société moderne, reposant sur des liens individuels, pour un intérêt utilitariste). L'on voit ainsi poindre une première forme de questionnement quant à la prise en compte des dimensions affectives, qui se prolongera plus tard dans les travaux du sociologue Georg Simmel (1957), de Louis Wirth (1938) et de l'École de Chicago, de

nous vivons. Elles signifient bien plutôt que nous savons qu'à chaque instant nous pourrions, pourvu seulement que nous le voulions, qu'il existe en principe aucune puissance mystérieuse et imprévisible qui interfère dans le cours de la vie » (Weber, [1919] 1963).

² Saint-Girons Baldine, « Passion », *Encyclopedia Universalis* 2008.

l'anthropologue Edward T. Hall (1966), ou ceux du psychosociologue Abraham Moles (1972). Un questionnement relatif à son influence sur l'organisation socio-spatiale, et réciproquement à l'influence de cette dernière, de plus en plus urbaine, sur la vie affective. Dans son ouvrage, *Les grandes villes et la vie de l'esprit* (1957), Georg Simmel insiste sur le caractère essentiellement intellectuel de la vie psychique dans les grandes villes, et souligne comparativement, les relations affectives qui régissent la vie de la petite ville (Simmel, [1957] 2007). Selon Simmel, le développement de l'intellect et l'intensification de la conscience en milieu urbain, s'explique par la nécessité pour l'habitant de la grande ville de se protéger contre l'intensification de la vie nerveuse, contre les menaces d'un déracinement consécutif au bris du caractère mythique et traditionnel du milieu antérieur (Maffesoli, 2001). Pour Simmel, la grande ville, la métropole, est donc le lieu d'un incessant va-et-vient entre d'un côté, une vie affective exacerbée, et son contrebalancement de l'autre côté, par le développement d'un intellect déconnecté de ses assises sensibles. Marqué par la ferme volonté de contrer et de condamner les effets sociaux d'un individualisme alors galopant, ces travaux, comme ceux de Ferdinand Tönnies, n'en demeurent pas moins montrer avec une certaine acuité la dimension affective et sensible de la vie sociale, et son étroite dépendance avec les formes d'organisations spatiales. L'on voit de la sorte comment la vie affective est à la fois relative à la dimension spatiale des sociétés, et comment l'évolution des sociétés, de leur organisation spatiale, influe en retour sur cette vie affective, non sans susciter dans le prolongement de ces recherches quelques mouvements idéologiques de fond, plutôt anti que pro-urbains d'ailleurs. La représentation sociale de l'espace urbain, de la ville, aussi bien en France, en Suisse, qu'en Angleterre (Marchand et Salomon-Cavin, 2007 ; Salomon-Cavin, 2002), est alors l'objet de puissantes vagues de rejet.

De manière complémentaire, et non moins liée, à ces questionnements d'ordres à la fois psychologiques et sociologiques, la dimension spécifiquement spatiale, au sens matériel, du rapport affectif entre l'individu et son environnement se développe également. Ainsi sur un autre versant, la géographie s'empare de cette question par la voie, notamment, du français Éric Dardel. Lequel dans son ouvrage *L'homme et la terre, nature de la réalité géographique* (1952), devenu depuis un texte de référence pour la géographie d'inspiration phénoménologique, souligne à de maintes reprises la consubstantialité de la matière géographique et de son éveil affectif au plus profond de la subjectivité de chaque être humain. Dardel, en multipliant les exemples de cette sublimation affective de l'espace terrestre nous montre non seulement, la possibilité d'une *géographicité*, au sens d'une « relation concrète qui se noue entre l'homme et la Terre [...] » (Dardel, [1952] 1990), mais également, la nature profonde de cette relation, qui au-delà (ou en-deçà) des phénomènes perceptifs et des mécanismes de la représentation, s'ancre selon l'auteur de manière première dans un vécu affecté ou affectif. C'est ainsi que Dardel associe le fondement géographique de l'existence humaine à l'affection pour l'espace. Le mouvement, le voyage, l'aventure, l'exploration, qui se trouvent être à l'origine de l'approche géographique des espaces humains, est avant tout l'expression d'une affection, nous dit-il. Une affection de l'homme pour son espace, l'espace qui l'entourne et le submerge, l'espace qu'il incarne et qui l'incarne. Une affection première et motrice, essence et force des comportements humains à la surface terrestre. Ce que nous révèlent les mots de Dardel, c'est une géographie ontologiquement affectée. « Amour du sol natal ou recherche de dépaysement », il s'agit bien là de deux attitudes possibles de l'homme spatial qui puisent leur réalisation dans la relation

affective à l'espace, en ce que celle-ci se mêle avec les croyances, les espoirs, les désirs, l'attachement, l'appartenance, l'identité, l'altérité... Cette veine phénoménologique, poursuivant l'objectif de comprendre la qualité première des contenus de conscience de l'homme spatial, sera par la suite approfondie, en géographie notamment, grâce aux travaux de Pierre Sansot sur la *Poétique de la ville* (1973). Ce travail permettra ainsi à son auteur de mettre en lumière le fait que la ville peut-être aimée, et qu'en matière d'amour de la ville il ne peut s'agir d'un « sentiment dérivé », mais bien d' « un désir authentique et plus fondamental ». Les contributions sont dès lors nombreuses qui reprennent à leur compte les travaux de philosophes tels Martin Heidegger ou Otto Friedrich Bollnow, pour souligner que le vécu de l' « habitant »³ s'ancre avant tout dans une expérience émotionnelle de l'espace, un « être-là » et un « habiter » pour reprendre la terminologie heideggérienne, ontologiquement affecté. Le trait saillant qui se dégage de ces recherches est notamment l'aspect central pour l'analyse du rapport affectif à l'espace, de l'individu, de son vécu, de son expérience de l'espace. La construction du rapport au monde géographique s'opère à partir d'un centre : l'individu. Les contributions à la compréhension de la dimension affective ne se limitent cependant pas seulement aux travaux de la géographie francophone. Bien que le premier à employer le terme de « topophilie » soit le philosophe Gaston Bachelard (1958), le géographe Sino-Américain Yi-Fu Tuan apporte dans son ouvrage *Topophilia : a study of environmental perception, attitudes and values* (1974) un éclairage plus spécifique sur ce qu'il définit pour sa part comme le lien affectif qui existe entre individu et lieu ou configuration de l'espace : « affective bond between people and place or setting ». Selon Tuan, la topophilie ou littéralement l'amour du lieu est une expérience vive et personnelle qui repose à la fois sur les dimensions construites et naturelles de l'environnement matériel dans lequel est plongé l'être humain. Malgré l'avancée de Tuan, la recherche en matière de rapport affectif à l'espace reste relativement faible, notamment en ce qui concerne la connaissance des facteurs personnels, tels les préférences de l'individu, et la connaissance des facteurs matériels, capables d'expliquer ce lien affectif. Le principal apport de ces travaux, souligne pour sa part David Seamon (1984), a avant tout consisté à mettre en lumière, à travers de multiples exemples tirés aussi bien de l'observation de la vie courante que de la littérature, ce lien émotionnel avec l'environnement, le paysage, les lieux. Depuis l'irritation momentanée que l'individu ressent quand une chose n'est plus à sa place, jusqu'au plus profond sentiment d'attachement qu'éprouve une personne envers un lieu qu'il considère comme sacré. Ce faisant, il est devenu clair selon Seamon, et l'apport de la phénoménologie aussi bien à la géographie qu'à la psychologie de l'environnement, que nous sommes tous émotionnellement liés à notre environnement et que la recherche doit porter une attention toute particulière à ce concept émergent de la psychologie environnementale : l'attachement au lieu, « Attachment to place ».

1.2L'attachement au lieu : figure emblématique du rapport affectif à l'espace

³ « Habitant » renvoie ici au concept phénoménologique heideggérien d' « habiter », et à sa nature coextensive de l' « être » en tant qu'il est toujours un « être-là » (*Dasein*) ; mode d'être d'un étant, mode d'habiter d'un habitant.

Partant de ce que montrent les travaux de l'anthropologue Edward T. Hall ou du psychosociologue Abraham Moles, ou encore du sociologue Erving Goffman, sur ce que les deux premiers appellent la « proxémique », cette science qui s'occupe de l'organisation de l'espace non pas seulement dans le sens géographique ou géométrique mais dans une perspective qui rapproche la perception de l'espace de ses fonctions pratiques et symboliques, il est tout à fait évident que la dimension affective est une composante relative à la fois à l'espace matériel et social contribuant à ce que tous deux soient à la fois structurés par l'individu et que collectivement, culturellement, il se dégage une construction partagée de ces dimensions socio-spatiales. Qu'il s'agisse des relations sociales, de la représentation sociale de l'espace, et du lien qui se faisant se tisse entre un individu ou un groupe d'individus et leur environnement socio-spatial, la dimension affective se manifeste concrètement à travers de multiples figures idéelles et matérielles. L'attachement, l'appartenance, l'ancrage, l'enracinement, etc., et leurs contraires, le désintérêt, l'indifférence, l'errance, le déracinement, etc., ressortent ainsi comme figures principales du rapport affectif à l'espace. Bien que différentes du phénomène affectif en lui-même, ces multiples figures expressives nous permettent néanmoins d'observer, de questionner indirectement ce phénomène d'ordre affectif. C'est d'ailleurs la voie que retiennent les chercheurs, principalement issus de la tradition anglo-saxonne de recherche en psychologie environnementale, pour interroger le rapport affectif à l'espace. Dans sa version plutôt positive d'ailleurs, il se dégage un courant de travaux de plus en plus important sur l'attachement à l'espace ou attachement au lieu, dont l'ouvrage de Irwin Altman et Setha M. Low, *Place attachment* (1992), marque en quelque sorte un point d'orgue. Cependant de la difficulté à reconnaître que l'attachement n'est qu'une figure expressive, parmi d'autres, du rapport affectif à l'espace, il se dégage une confusion assez grande dans l'étude de l'attachement à l'espace, avec une nébuleuse de concepts qui gravite autour et recouvre dès lors en partie les thématiques de l'attachement (Hidalgo et Hernandez, 2001 ; Manzo, 2003). Il n'est qu'à citer les travaux de Kasarda et Janowitz (1974) sur l'attachement à la communauté, « community attachment », de Sarason (1974) sur le sentiment communautaire, « sense of community », de Gerson (1977) sur l'attachement au lieu, « place attachment », de Proshansky (1978) sur l'identité de lieu, « place identity », de Stokols et Shumaker (1981) sur la dépendance vis-à-vis lieu, « place dependence », ou encore de Hummon (1992) sur le sens du lieu, « sense of place », pour constater qu'en effet toutes ces dimensions ne forment pas une théorie cohérente, mais présentent plutôt de multiples éclairages et de multiples approches de ce que pour notre part nous regroupons sous l'expression englobante « rapport affectif à l'espace ». Propre à caractériser de la sorte, le phénomène en lui-même, le lien d'ordre affectif pouvant être positif, mais aussi négatif ou encore neutre, entre l'individu et son environnement, incluant ses dimensions sociales et spatiales, ainsi que ses nombreuses facettes ou figures expressives (attachement, enracinement, appartenance, etc.), et ses mécanismes à la fois d'ordres cognitifs et affectifs (identification, représentation, mémorisation, perception, sensation, émotion, etc.). Il faut néanmoins reconnaître que dans le cadre la recherche en psychologie environnementale sur l'attachement au lieu il se dégage un certain consensus, tout à fait proche d'ailleurs des premières intuitions des phénoménologues et de travaux tels ceux de Dardel, Bachelard, Tuan, Sansot, etc., quant à la définition de ce concept. En général, l'attachement au lieu est défini comme un lien affectif entre un

ou des individu(s) et des lieux spécifiques, « an affective bond or link between people and specific places » (Hidalgo et Hernandez, 2001). De façon beaucoup plus précise que l'approche phénoménologique du rapport affectif à l'espace, la recherche en psychologie environnementale insiste, dans la lignée des travaux de Bowlby (1969) ou d'Ainsworth (1978), sur les conséquences matérielles de l'attachement, le besoin de proximité notamment spatiale avec l'objet de l'attachement, l'engagement, le sentiment de bien-être et de sécurité, l'établissement de routines, le retour sous forme de pèlerinages, la tendance de l'individu à vouloir rendre ce lieu personnel, mais aussi la difficulté de substitution, la résistance au changement (Altman et Low, 1992). Sur un autre versant, la recherche sur l'attachement s'intéresse également de manière privilégiée aux multiples échelles, sociales, temporelles et spatiales, de ce lien affectif, dans le but de caractériser ce qui du territoire, du lieu, de l'âge, de l'identité ou du capital social des individus et des groupes, va pouvoir tout à la fois expliquer comment et pourquoi nous développons un attachement à certains espaces plus qu'à d'autres, voire que nous en rejetons aussi. Ces travaux confirment notamment qu'en matière d'attachement au lieu, les facteurs sociaux sont en grande part prépondérants, même si l'environnement matériel reste d'importance ; ce dernier tirant en partie sa signification des représentations sociales de l'espace. De sorte qu'aux différentes échelles spatiales, des entités comme le quartier, fortement imprégnées de la dimension des relations sociales (le voisinage entre autres), ressortent dans la plupart des cas (Noschis, 1984 ; Cuba et Hummon, 1993 ; Lewicka, 2009) comme échelle territoriale la plus fortement investie sentimentalement. Ces travaux montrent également que l'attachement est largement dépendant de la familiarité au lieu. Autrement dit, la connaissance, l'apprentissage, sont des variables explicatives de l'attachement : cognition et affection sont étroitement liés (Cohen *et al.*, 1986). Dans ce sens, la cognition spatiale, le temps de résidence des individus, viennent nuancer l'attachement à l'échelle du quartier, et renforcent d'autres niveaux, de la maison à la région, en passant par la ville, tendant ainsi vers un ancrage affectif qui se réfère à une communauté plutôt qu'à un espace de vie (Ramadier, 2002). Plus loin encore, il a pu être montré que l'attachement, les sentiments d'affinité et d'empathie, ont également un certain nombre de conséquences pratiques, notamment pour l'engagement à protéger les lieux aimés et plus largement pour l'engagement citoyen (Kals *et al.*, 1999 ; Berenguer, 2007). Cependant, dans de nombreux cas ces résultats restent discutés, et largement nuancés (Gustafson, 2001 ; Manzo, 2003 ; Hidalgo et Hernandez, 2001). En effet, un nombre de plus en plus important de travaux mettent l'accent sur la dimension contextuelle, relationnelle, circonstancielle et donc temporelle, de l'attachement au lieu, ainsi que de ses implications pratiques. Dès lors, l'on revient à ce que Edward T. Hall, Erving Goffman ou Abraham Moles soulignaient déjà, c'est-à-dire tout à la fois, la grande diversité culturelle, sociale, et individuelle, qui jouent sur les différentes tonalités de la dimension affective du rapport à l'espace. Et de fait, l'importance de bien comprendre les concepts, d'identification, d'appropriation, de projection, plutôt que s'arrêter dans une culture, dans un contexte socio-spatial donné, à une forme particulière et forcément éphémère de l'attachement à l'espace, pour appréhender dans un univers toujours plus complexe, plus mobile, plus individualisé, et en même temps multipliant les opportunités de connexions spatiales et de relations sociales, ce phénomène de rapport affectif à l'espace. Ce à quoi s'attache la présente recherche.

Aussi, pour notre part nous retenons de ces multiples recherches, plus ou moins directement en relation avec la thématique du rapport affectif à l'espace, et dont nous n'avons pas la prétention d'avoir une connaissance exhaustive – tout au plus une vision d'ensemble – que : 1) le rapport affectif à l'espace est un phénomène individuel, 2) pouvant être partagé socialement, et qui mobilise aussi bien la dimension collective et affective de la représentation de l'espace, à travers ce que la psychologie nomme les sentiments⁴, que la dimension sensorielle et émotionnelle⁵ forcément personnelle de l'expérience socio-spatiale. Bien que vécue, perçue, par l'individu, le rapport affectif à l'espace est toujours dépendant d'une dimension construite socialement, 3) à la fois inscrite dans une culture, 4) mais aussi et surtout dans un contexte d'interaction sociale. Le rapport affectif à l'espace ne se limite donc pas au strict rapport affectif avec l'espace. Il est indissociable du rapport affectif dans l'espace, et des dimensions à la fois spatiales et sociales de l'environnement ; les deux étant étroitement liées ne serait-ce que simplement pour le sens, la signification, que chacun ou que collectivement l'on attribue à l'espace. Le rapport affectif dépend donc de nombreuses variables à la fois individuelles et sociales, temporelles et spatiales : l'âge de l'individu, sa durée de résidence, la fréquence avec laquelle il pratique certains espaces, sa connaissance, sa familiarité socio-spatiale, son groupe d'appartenance, son identité sociale, les échelles spatiales de sa mobilité, son immobilité, et les lieux de cette immobilité, etc. Un nombre de plus en plus important de travaux réalisés à l'UMR CITERES (Université François Rabelais de Tours), par une équipe de chercheurs et d'étudiants encadrés par le Professeur Denis Martouzet⁶, a notamment permis de mettre au jour ou de revenir sur certains de ces facteurs sous divers aspects (épistémologiques ou méthodologiques). Pour notre part, au sein de cette équipe de recherche, et conformément à l'état d'avancement des recherches sur cette question que nous avons essayé de retracer sans doute trop brièvement, nous travaillons à mieux comprendre l'articulation de l'ensemble de ces dimensions et variables du rapport affectif à l'espace. Partant du niveau individuel donc, nous nous intéressons de manière privilégiée aux conséquences pratiques pour les habitants, et les concepteurs d'espaces aménagés ou à aménager, de ce rapport affectif à l'espace.

4 État affectif complexe, assez stable et durable, lié à des représentations (Le Petit Robert, 2001)

5 État de conscience complexe, généralement brusque et momentané (Le Petit Robert, 2001)

6 Martouzet Denis (2002), "Le rapport affectif à la ville : conséquences urbaines et spatiales, le cas de Fort-de-France", *Annales de Géographie*, Vol. n°623, pp. 73-85 ; Martouzet Denis (2007a), "Le rapport affectif à la ville : premiers résultats", in Paquot Thierry, Lussault Michel, Younès Chris (Sous La Dir.), *Habiter, le propre de l'humain : villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, pp. 171-192 ; Martouzet Denis (2007b), « Le rapport affectif à la ville : analyse temporelle ou les quatre "chances" pour la ville de se faire aimer ou détester », Colloque de Cerisy-la-Salle, 13 p. ; Martouzet Denis (2007c), "Le rapport affectif à la ville : positionnement théorique et épistémologique", *Praxis*, Revue électronique d'Aménagement, <http://www.revue-praxis.fr/document.php?id=117> ; Audas Nathalie (2007), *Le rapport affectif : comparaison de méthodologies en vue de comprendre la dimension affective des représentations de la gare*, Mémoire de Master Recherche, Département Aménagement, Tours, Ecole Polytechnique de l'Université de Tours, 137 p. ; Bochet Béatrice (2001), *Le rapport affectif à la ville : essai de méthodologie en vue de rechercher les déterminants du rapport affectif à la ville*, Diplôme d'Etudes Approfondies, Centre d'Etudes Supérieures en Aménagement, Tours, Université François Rabelais, 100 p. ; Le Borgne Joëlle (2006), *Evolution du rapport affectif à la ville de l'individu, à travers son parcours de vie*, Master, Aménagement de l'Espace et Urbanisme, Tours, EPU-DA, 109 p. ; Feidel Benoît (2004), *Le rapport affectif à la ville : Construction cognitive du rapport affectif entre l'individu et la ville*, Diplôme d'Etudes Appliquées, Centre d'Etudes Supérieures en Aménagement, Tours, Université François Rabelais, 112 p.

Pour ce faire, nous développons une méthode focalisée sur les dimensions personnelles et sociales de l'identité et de l'appropriation spatiale, en retraçant à l'échelle d'un parcours de vie spatialisé, le sens de la relation à l'espace, ses influences sur les pratiques et la conception des espaces, avec un angle privilégié d'analyse : celui des facteurs affectifs et de leurs dynamiques dans la construction de la trajectoire spatiale.

2 Récit de vie spatialisé et herméneutique cartographique : une méthode pour approcher les modalités affectives de la relation homme/environnement

2.1 L'analyse spatiale des trajectoires biographiques : le récit de vie spatialisé et le SIG-biographique

Partant de la trajectoire de vie des individus, et de leurs modes de faire dans et avec l'espace, nous avons mis en œuvre une technique de collecte du matériau discursif privilégiant la captation d'un cours d'action situé dans l'espace et dans un temps relativement long, avec un « récit de vie spatialisé ». Le principal intérêt que nous avons vu dans l'usage du récit de vie est qu'il permet d'observer empiriquement l'action d'un individu répondant à des motivations, des raisons d'agir, notamment affectives, permettant ainsi à l'acteur d'exprimer une certaine épaisseur humaine, resituant notamment le cours de ses actions dans des contextes sociaux (Bertaux, 2005). En focalisant le récit sur sa dimension spatiale il a été demandé non pas, de parler exclusivement de soi, mais des lieux, régions, trajets, espaces, où le « soi » a construit son expérience du monde, et où la relation de l'homme à son environnement, son lien d'attachement, son ancrage, son enracinement, devient manifeste. Ce statut particulier du récit de vie est entre autres bien connu des sociologues et pourrait être résumé en une phrase simple, sous la forme d'une mise en garde : « *Il faut tout d'abord distinguer clairement l'histoire réelle d'une vie, du récit qui en est fait* » (Bertaux, 2005). Le récit ainsi délivré ne saurait ainsi être confondu avec l'expérience directe d'un individu sur le monde ou sur la situation. Il s'agit là d'une expérience par laquelle les événements racontés font l'objet d'une (ré)interprétation, d'une rationalisation, souvent artificiellement causaliste, c'est-à-dire sous la forme d'une histoire, avec un début, un milieu et une fin, et plus simplement d'une description. Cependant, ces récits, ces jugements, des lieux pratiqués et reconstruits *a posteriori* dans le temps synchronique d'une narration, quand pour certains ils constituent une limite grevant la portée de l'outil, ne constituaient pour nous qu'une première étape – autorisant par la suite lors d'une seconde étape d'« herméneutique cartographique » que soit dépassé le discours délivré en première intention et soient ainsi possiblement rendus saillant non seulement les mécanismes de rationalisation, mais plus important encore : le rapport affectif entre l'individu et le lieu et ses logiques individuelles (perception), sociales (représentation), temporelles et spatiales. Nous avons donc, dans un premier temps, mis en œuvre ces récits de vie spatialisés, dans le but d'exploiter à travers la reconstruction discursive, la production de signification opérée par un ensemble d'individus retraçant au fil du temps le dessin de leurs trajectoires socio-spatiales. En accord avec la posture méthodologique adoptée, l'échantillon d'individus observés n'a pas visé la représentativité, mais davantage une certaine diversité des profils

sociaux et spatiaux observés. Le nombre de récits de vie spatialisés a été volontairement restreint ($n=15$)⁷, pour permettre l'adjonction d'une seconde étape au protocole d'enquête (Fig. 1), sous la forme d'un approfondissement réflexif de son récit par l'interrogé lui-même.

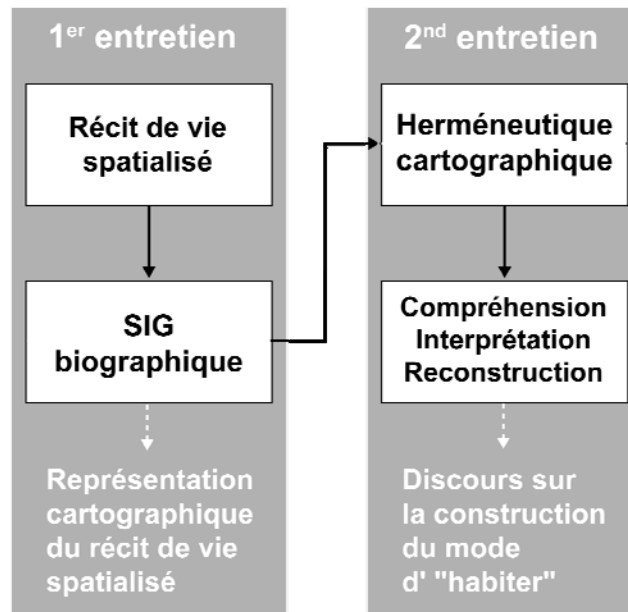


Figure 1. Protocole d'enquête : récit de vie spatialisé et herméneutique cartographique

L'objectif étant, en mettant en œuvre les conditions de ce que nous avons appelé une « herméneutique cartographique », de dépasser la critique couramment adressée à l'encontre des récits de vie, à savoir la production d'un discours lissé et rendu artificiellement cohérent par l'ignorance et l'imagerie (Chalas, 2000), de sorte à rendre plus apparent ce processus de rationalisation, d'éventuellement le « désamorcer », et ainsi permettre de mieux comprendre les principes, notamment affectifs, qui régissent le sens et les valeurs qu'accordent les enquêtés à tous les lieux qu'ils habitent (Mathieu *et al.*, 2004). L'entretien d'approfondissement a donc consisté en l'instauration d'une phase d'*interprétation* et de *justification*, éclairant par la répétition compassionnelle les récurrences praxéologiques et favorisant *in fine* une auto-analyse provoquée et accompagnée (Bourdieu, 1993 ; Hoyaux, 2006) de sa trajectoire de vie par l'individu. Conformément aux visées de l'investigation, à savoir atteindre la construction contextualisée du rapport affectif à l'espace, nous avons procédé durant ce second entretien à l'*herméneutique* d'une représentation cartographique de la trajectoire de vie, demandant à l'interrogé d'évaluer selon une échelle de valeur standardisée et ainsi de qualifier chacun des lieux mentionnés et

⁷ Pour 15 individus interrogés selon la méthode combinant récit de vie spatialisé et herméneutique cartographique, deux entretiens ont été successivement menés auprès de chaque interviewé. Une trentaine d'entretiens ont donc été réalisés (avec quelques défaillances d'interviewés entre les deux phases du protocole d'enquête), d'une durée moyenne pour chaque entretien d'une heure et trente minutes, soit 39 heures d'enregistrement retranscrits *in extenso*, représentant un corpus discursif d'environ 200 pages. La même méthode a par ailleurs été testée sur deux professionnels de l'aménagement et de l'urbanisme. Par ailleurs, l'enquête sur le rapport affectif à l'espace a été élargie avec des entretiens approfondis plus classiques, c'est-à-dire sans support de réactivation cartographique, pour 15 habitants et 10 professionnels. Soit au total une cinquantaine d'entretiens.

cartographiés. Chaque individu observé s'est donc vu présenter lors d'un second entretien de réactivation la carte de sa *spatialité* construite sur la base de son récit de vie spatialisé. Cette représentation cartographique⁸ s'est alors apparentée, d'une certaine manière, à un Système d'Information Géographique de type biographique, un « SIG biographique » (Fig. 2) présentant sous une forme schématique, et donc imparfaite, l'ensemble de la spatialité de l'individu temporellement découpée selon des « tranches de vie » significatives.

Afin de construire ce support de base à l'herméneutique cartographique, nous avons dû codifier l'ensemble des dimensions spatiales du récit de vie de l'individu dans une base de données, et ensuite cartographier, à l'aide d'un logiciel programmé à cet effet, le parcours de vie de chaque individu, en adoptant un code sémiologique volontairement simple (géométrique), facilement compréhensible par tout un chacun et éminemment lié à la symbolique spatiale, des points (ou ronds) pour les lieux, et des traits, pour les déplacements (ou liens), de tailles et de couleurs variables selon le temps et les activités qui y étaient associés. Le résultat de ce travail est la production d'une représentation schématique : un ensemble de « spatiogrammes »⁹ articulés chronologiquement dans un « SIG biographique » (cf. Vidéo 1). Où chacune des cartes reprend, par tranches de vie superposées les éléments du récit de vie spatialisé que nous avait donné en première intention l'individu.

⁸ Représentation inspirée des travaux menés par le groupement SCALAB (2004) : *les cartogrammes*.

⁹ Dans une optique proche de l'« herméneutique cartographique » que nous proposons, le psychiatre et psychanalyste, Pierre Benghozi (2006) parle quant à lui de « spaciogramme (ou spatiogramme) » pour désigner « la projection sous la forme d'une représentation picturale ou plastique [...] de l'espace vécu, habité ». Pour Benghozi, « le spaciogramme est une médiation thérapeutique. C'est en thérapie psychanalytique de couple et de famille, l'ensemble des représentations proposées en séance de psychothérapie pour illustrer l'occupation de l'espace partagé dans le milieu d'habitation familiale » (Benghozi, 2006). En outre, le spaciogramme permet selon Benghozi, et dans un sens proche de l'objectif de la présente enquête – du moins nous en faisons l'hypothèse –, de figurer grâce non plus seulement à « une représentation de l'espace-maison vécu » mais à l'échelle de l'espace-monde vécu, une projection inconsciente de l'espace psychique individuel et social, et une projection généalogique des liens psychiques (Benghozi, 2006). Lorsqu'« à l'occasion de telle ou telle évocation de lieu ou séquence de vie familiale, un spaciogramme peut être proposé à un participant par le thérapeute, par une simple invitation à le dessiner comme ça lui vient... Les autres membres de la famille poursuivent, complètent, reprennent », produisant de la sorte la « mise en récit d'une construction groupale » (Benghozi, 2006), pour notre part, ce sont les lieux évoqués et les tranches de vie qui font l'objet d'une mise en image par l'enquêteur, et sont ensuite commentés par l'enquêté, afin d'obtenir le même processus à une échelle différente, la mise en récit d'une construction individuelle et sociale. Bien que les visées ainsi que les techniques mises en œuvre diffèrent, il nous semble néanmoins que le résultat de l'« herméneutique cartographique » est assez similaire de ce que pour sa part Benghozi obtient : « Ainsi seront visualisés et parlés les frontières, le dehors et le dedans, les enchevêtrements entre les territoires intimes et collectifs, [...] les ruptures et les continuités, les trous, les creux, les vides, les trop-pleins [...]. Au-delà des formes, ce sont des couleurs, des odeurs, des images, des souvenirs, des ressentis, des sensations mais aussi des sentiments, des affects, des histoires... » qui seront recueillis.

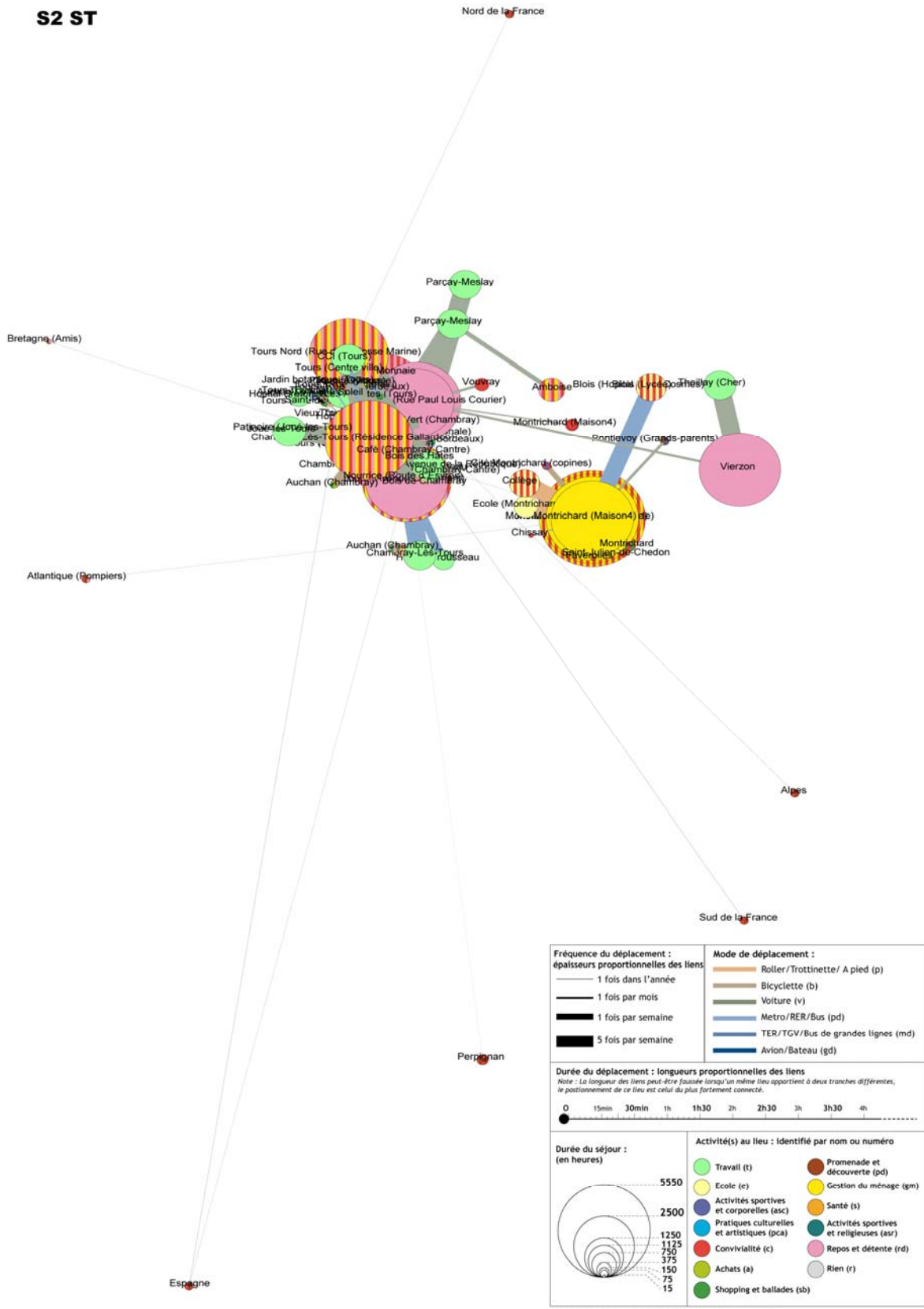


Figure 2. SIG biographique de S2

2.2 L'herméneutique cartographique pour approfondir les dynamiques de la géographie affective : du « spatiogramme » au « passigramme »

Le protocole d'enquête mis en œuvre lors du second entretien a dès lors consisté en une présentation et une lecture de la carte réalisée par l'enquêteur, au cours de laquelle était systématiquement proposé un exercice de qualification des différents lieux de vie. L'exercice de qualification a notamment été facilité par la mise en œuvre d'une échelle de notation numérique, partant de -5 pour les espaces « faiblement valorisés », jusqu'à +5 pour les espaces « fortement valorisés », en passant par 0 pour les espaces « neutres ». Cette épreuve de qualification visait à engager la personne dans un processus de réflexivité et d'interprétation des lieux et des événements qui ont formé sa trajectoire de vie. Par le simple fait de devoir attribuer une note l'individu était incité à évaluer les périodes de sa vie, ses pratiques spatiales, mais aussi le contexte social dans lesquelles elles étaient inscrites, et surtout à expliciter les critères qui, à une période donnée, prévalaient dans ses choix et dans le sens donné aux lieux et aux liens qui formaient sa spatialité. En outre, la première étape de la qualification, avec l'exercice de notation, ne constituait pas en soi un objectif – bien que celle-ci nous ait permis par la suite de produire une cartographie de la valorisation des espaces habités ou « passigramme » (Fig. 3) et ainsi illustrer la forte variabilité temporelle des processus de qualification (cf. Vidéo 2). Plus largement, ce qui était visé avec cette échelle de notation volontairement ouverte, c'était la verbalisation des processus qualificatifs, d'ordres cognitifs et/ou affectifs, individuels et/ou collectifs, spatiaux et/ou sociaux, etc., et leur interprétation par l'individu lui-même.

La réflexivité obtenue de ce point de vue a été double. À un premier niveau, le regard posé sur son parcours de vie a engagé l'enquêté à donner les raisons de la configuration de sa spatialité à une période donnée. Puis à un second niveau, la situation d'enquête et la présence d'un témoin, ont conduit l'individu à expliciter les modifications qui, au cours de sa vie, ont pu intervenir dans ses manières de qualifier l'espace. L'individu a pu rapporter de la sorte des éléments d'ordinaire difficilement accessibles à l'enquêteur, qui font de sa trajectoire socio-spatiale une construction signifiante sur le long terme, prenant en compte les aspirations et les conditions anciennes ou nouvelles, sans cesse reconfigurées au fil du temps. Deux échelles de réflexivité sont donc mises en œuvre par l'individu : celle de la réflexivité émanant de l'expérience « à l'époque » et le jugement de la personne d'« aujourd'hui », avec le recul du temps. Ce processus réflexif, difficile à mettre en œuvre car impliquant que l'individu se juge lui-même, est cependant parvenu à émerger dans le cadre de l'entretien par le biais de l'objet cartographique, véritable outil d'intermédiation.

La carte proposée à l'individu a en effet constitué ce que les psychologues appellent une « épreuve de réalité ». Face à la représentation de sa trajectoire de vie, et à un protocole d'enquête qui lui demande explicitement d'en justifier le tracé, d'en approfondir la construction, tant du point de vue des contraintes situationnelles, que des événements personnels, l'individu se trouve à un moment donné, dans une confrontation entre le monde extérieur et le monde intérieur dont il doit faire la synthèse. En effet, cette carte est à la fois l'individu, et en même temps n'est qu'un modèle simplifié de son expérience existentielle. Cependant, le propos de cette phase de réactivation du récit de vie spatialisé n'est pas de corriger les incohérences que l'enquêteur aurait pu y déceler, mais d'élaborer conjointement une carte qui satisfasse l'enquêté par rapport à la vision qu'il a de sa réalité. Le SIG biographique qui est un objet « donné-crée » dans ce contexte, « objet transitionnel », dans le sens où il n'émane ni totalement de l'enquêteur ni totalement de l'enquêté, ouvre vers ce que Winnicott appelle un « espace potentiel » et qu'il définit comme ni complètement intérieur, ni complètement extérieur au soi (Winnicott, 1971). La carte représente pour l'enquêté son inscription dans le monde, alors que pourtant celle-ci ne lui est jamais vraiment accessible même par l'imagination. La carte devient donc un espace de jonction entre la réalité extérieure, qui reste impalpable du point de vue de l'individu, et la réalité intérieure de la personne. L'effort de réflexivité inhérent à la présentation de la carte va dès lors l'aider à verbaliser la part des désirs et des illusions qui contribuent à la construction qu'il fait de *son* monde. Le fait qu'il puisse manipuler la carte, la modifier, l'amender, la complexifier, la qualifier en attribuant une valeur aux choses, et finalement la fabriquer à son image lui permet de faire coïncider ces deux réalités. La valeur donnée aux lieux, l'engage dans une justification qui permet d'aborder la manière dont il a vécu l'expérience spatiale qui lui est rendue présente par la carte. L'enquêté peut y projeter ses contradictions et ainsi éviter l'angoisse que peut représenter le discours biographique face à l'enquêteur. En effet, cette épreuve d'auto-évaluation peut être dans certains cas difficile pour l'enquêté, le renvoyer à des périodes de vie ou des expériences intimes (heureuses ou douloureuses), et provoquer une certaine angoisse de se retrouver ainsi confronté à l'image de soi dans son entier. La carte est alors un outil de médiation entre l'enquêté et son expérience de vie ; l'enquêteur se contentant de relancer la personne, en évoquant les lieux non mentionnés ou non évalués. L'objet cartographique a alors réellement contribué à la réalisation d'une herméneutique, où l'interprétation de la trajectoire de vie tendait à s'éloigner de l'*image de soi officielle* pour se rapprocher des motivations et des valeurs profondes, aussi bien affectives que cognitives, qui ont prévalu au parcours spatial et identitaire de l'individu ; et qui ne transparaissent, la plupart du temps, que lors d'une lecture en creux des traditionnels récits de vie.

3 Cartographie du rapport affectif à l'espace et articulation des figures affectives

3.1 Figures expressives et dynamiques du rapport affectif à l'espace

Le matériau discursif ainsi récolté, depuis le récit de vie spatialisé jusqu'à l'herméneutique cartographique, a ensuite fait l'objet d'une analyse croisée

systématique. La comparaison entre les deux types de productions discursives, suite aux deux étapes successives du protocole d'enquête, a dès lors permis de mettre à jour certains processus de rationalisation, et d'illustrer ainsi le résultat attendu du second entretien d'herméneutique cartographique. Pour ne citer que quelques extraits, nous pouvons par exemple mettre en parallèle la teneur du discours délivré par L2 entre le récit de vie spatialisé et l'herméneutique cartographique, quant à la valeur qu'il attache à son lieu de naissance :

« *Donc point origine : évidemment toujours la naissance, donc première année de ma vie, en fait je suis né à Pithiviers en pleine Beauce, mais mes parents habitaient à Orléans, où ils ont du vivre un an... j'ai absolument aucun, normal, aucun souvenir. Alors, ils habitaient à Orléans, et ma mère est allée accoucher à Pithiviers parce que c'était une clinique qui était censée être un petit peu avant-gardiste avec une technique d'accouchement sans la douleur, enfin pour l'enfant, donc on laissait au maximum, ce qui a d'ailleurs totalement échoué pour moi... je suis ressorti assez traumatisé, mais en tout cas un an à Orléans dont je n'ai aucun souvenir.* » **(L2, Récit de vie spatialisé)**

« *Ça m'arrive de repasser à Pithiviers quand je vais grimper à Fontainebleau et effectivement. je trouve que cette ville est à la fois très triste et.. mais ça me fait toujours quelque chose de passer dans un endroit où je sais que je suis né. Et.. je suis toujours attaché à Pithiviers, ma madeleine de Proust, à savoir que d'une certaine manière.. bon on est dans l'ordre de l'affectif, mais ma mère m'a toujours.. m'a toujours dit t'es né à Pithiviers, à Pithiviers y'a un super gâteau qui s'appelle le pithiviers, et j'ai toujours adoré les pithiviers. Et quand je passe à pithiviers en général on s'arrête le matin avant d'aller à Fontainebleau acheter un pithiviers dans cette ville qui est plutôt une petite ville. bah c'est pas très gai, c'est plutôt populaire, ça devient de la très très grande, lointaine banlieue parisienne. Et c'est sur que c'est pas une ville qui serait marquante pour moi, si y'avait pas cette mémoire. Mais, mais... on est dans.. aujourd'hui... oui, donc effectivement, si je la classe en me référant à la tranche 0-1 an c'est du neutre, si je la classe depuis aujourd'hui c'est pas tout à fait neutre, puisque d'une certaine manière c'est.. un lieu neutre ça serait un lieu.. par exemple, si je passe à Malesherbes qui est pas très loin, à Malesherbes j'ai aucune attache, je passe c'est neutre. Effectivement c'est quand même un lieu de mémoire puisque c'est le lieu origine. Enfin oui non, mais si on considère que 0 c'est vraiment de la neutralité, ça serait pas 0, ça serait plutôt de l'ordre du.. sur une valeur affective.. enfin affective.. ça serait plutôt de l'ordre du souvenir, la mémoire, ça serait plutôt 2-3. Enfin c'est un lieu, enfin voilà, 2 on va dire. C'est pas un lieu fondamental de mon existence, mais une composante... Alors qu'Orléans.. Orléans, je me suis jamais représenté cette ville même quand j'y suis retourné comme... comme une ville dans laquelle j'ai vécu.* » **(L2, Herméneutique cartographique)**

Ou dans un autre cas, citer A1, qui se souvient d'abord dans son récit de vie spatialisé de l'école maternelle et de sa mère qui l'y accompagnait, puis explicite dans le cadre de l'herméneutique cartographique, la signification profonde qui l'amène aujourd'hui à valoriser ce souvenir :

« *Ah oui, je me souviens de l'école, l'école Georges Sand qui n'était pas à Saint Omer, mais à Longuenesse... donc l'école Georges Sand à Longuenesse, oui, j'ai fait toute mon école maternelle et primaire là-bas. [...] Ma mère m'emmenait à pieds. Elle laissait le chien accroché à la grille devant.* » **(A1, Récit de vie spatialisé)**

*« L'école.. je me souviens des crises que je faisais quand ma mère me déposait le matin. Par contre, le trajet j'en ai un bon souvenir.. [...] j'ai des souvenirs, ma mère qui m'emmenait.. avec le chien. Je me souviens d'un coup de pied aux fesses que je me suis pris une fois. Parce que j'avais traversé sans regarder.. et ma mère m'a dit, viens, viens, mais non je vais rien te faire, je vais rien te faire, et quand je me suis approchée, je me suis pris un coup de pied aux fesses. [...] C'était pas agréable. Et pourtant j'ai un bon souvenir. Mais en fait, quasi à partir du CP. A partir du CP, on a le droit de sortir tout seul. Et comme j'ai toujours été une grande autonome, ma mère a partir de ce moment là, elle n'est plus venue me chercher, elle m'a plus conduit, je me suis débrouillé toute seule. Et en fait... je crois qu'en fait l'école maternelle c'est le seul moment où ma mère... venait me chercher et allait me conduire. » (A1, **Herméneutique cartographique**)*

Cette analyse croisée a notamment permis d'éclairer la diversité des qualifications de l'espace, faisant apparaître sans surprise pour chaque trajectoire de vie des figures expressives du rapport affectif à l'espace, entre attachement et indifférence, entre ancrage et mobilité, qui lui sont propres. L'analyse des différents corpus nous a néanmoins permis d'en tirer quelques éléments transversaux, identifiables au niveau des processus qui globalement sous-tendent les logiques de qualification des espaces et organisent ainsi la trajectoire de vie des individus. On retrouve notamment ce que les psychologues, psychosociologues et psychologues environnementalistes, mettent en lumière quant aux processus qui semblent régir le rapport affectif à l'espace : la centralité de l'aspect identitaire. Le processus d'identification¹⁰ est en effet ressorti de l'analyse des entretiens comme phénomène central comme condition du rapport affectif à l'espace. Confirmant de la sorte un autre fait démontré, à savoir l'étroite intrication des dimensions cognitives et affectives dans la relation de l'homme à son environnement – et plus généralement dans tous les aspects de la vie de l'individu (Damasio, 1995). Néanmoins, cette faculté d'identification n'est pas apparue comme un processus neutre ou indifférent. Au contraire, celle-ci s'est déclinée suivant les lieux, les individus qui peuplent ces lieux, selon différentes modalités, allant de l'association ou de l'assimilation¹¹, à la

¹⁰ Le processus d'identification, et sa cristallisation dans le temps à travers la notion d'identité, est pris ici dans sa double acception fondatrice, sa structure dialectique, mise au jour notamment par la psychologie cognitive et la psychologie sociale. À la fois reconnaissance de l'identité d'un objet, d'un événement ou d'une action, dans le cadre de processus soit perceptifs soit cognitifs. L'identification consistant dès lors, soit en une reconnaissance de l'unicité, soit en une reconnaissance de la « mêmeté » d'une entité singulière (Doron & Parot, 2003). Dans ce sens l'identification renvoie à deux fonctions tout autant paradoxales qu'essentielles et complémentaires. Elle consiste à reconnaître à une entité le statut d'exemplaire d'une classe ou d'une catégorie (identifier quelqu'un, quelque chose), et elle consiste à poser un jugement d'équivalence entre des propriétés quelconques d'entités de statuts divers (s'identifier à quelqu'un, à quelque chose, à un lieu). L'identité qui résulte du processus d'identification se propose ainsi « dans le paradoxe d'être à la fois ce qui rend semblable et différent, unique et pareil aux autres. Elle oscille donc entre l'altérité radicale et la similarité totale » (Lipiansky, 1992).

¹¹ Notion empruntée à Jean Piaget (comparable selon ce dernier à l'assimilation biologique au sens large, d'ailleurs Piaget reprend lui-même ce concept du biologiste Félix Le Dantec) qui désigne le processus selon lequel « toute liaison nouvelle est intégrée en un schématisme ou une structure antérieure ». L'assimilation implique que « l'activité organisatrice du sujet est [alors] à considérer comme aussi importante que les liaisons inhérentes aux stimuli extérieurs, car le sujet ne devient sensible à ceux-ci que dans la mesure où ils sont assimilables aux structures déjà construites, qu'ils modifieront et enrichiront en fonction des assimilations nouvelles » (Piaget, 1966). En outre, précise Piaget, quand « l'associationnisme conçoit le schéma stimulus-réponse sous une forme unilatérale S-

rupture¹², en passant par des phénomènes de médiation¹³, de mise à distance ou de rapprochement, d'évitement ou de confrontation. Tous ces processus contributifs et/ou constitutifs du rapport affectif à l'espace ont dès lors pu être regroupées en un ensemble de figures idéal-typiques ; un ensemble que nous avons décliné dans un répertoire de chorèmes (Fig. 4). En nous référant à la chorématique développée par Roger Brunet (1993), nous avons de la sorte pu signifier de manière imagée les structures, les formes récurrentes des dynamiques, qui sont apparues engagées dans la construction du rapport affectif à l'espace. Partant du répertoire de figures chorématiques « classiques » (lieu, réseau, territoire, etc.), nous l'avons étoffé en créant de nouvelles figures : les processus dynamiques en jeu dans le rapport affectif à l'espace (mise à distance, héritage, rupture, inclusion, exclusion, association, intermédiation, attraction, répulsion, etc.), et constitutifs de l'organisation de la trajectoire socio-spatiale des individus interrogés.

<i>Chorèmes ou Chorotypes</i>	<i>Type d'organisation ou de dynamique socio-spatiale</i>
● Lieu central	Le lieu central peut être en relation avec d'autres lieux centraux ou périphériques. Il peut être à la base d'une aire, d'un territoire.
○ Lieu périphérique	Le lieu périphérique est un espace pratiqué en relation avec un lieu central. Il peut être à la base de mouvements centrifuges ou centripètes.
⊖ Territoire	Le territoire est un espace approprié qui fait sens d'unité spatiale dans la vie d'une personne. Il peut être polarisé positivement ou négativement.
⬡ Aire de pratiques	L'aire de pratiques désigne un réseau plus ou moins précis de lieux, sans que ceux-ci forment un territoire approprié. Elle donne à voir l'échelle des pratiques spatiales.
● Identification positive	L'identification positive vise les territoires, lieux ou aires de pratiques qui constituent des référents positifs pour l'identité de l'individu
⊖ Identification négative	L'identification négative vise les territoires, lieux ou aires de pratiques qui constituent des référents négatifs pour l'identité de l'individu
⊃ Rapport inclusif	Le rapport inclusif s'applique à des lieux, des aires ou des territoires, et montre leur inclusion dans le réseau des espaces appropriés
⊄ Rapport exclusif	Le rapport exclusif s'applique à des lieux, des aires ou des territoires et montre leur exclusion du réseau des espaces appropriés
●→ Mouvement attractif	Le mouvement attractif indique au niveau des lieux, un phénomène d'attraction qui pousse l'individu à s'en rapprocher matériellement et/ou idéellement
●← Mouvement répulsif	Le mouvement répulsif indique au niveau des lieux, une dynamique répulsive qui pousse l'individu à s'en éloigner matériellement et/ou idéellement
↔ Association-Assimilation	L'association-assimilation montre que malgré l'absence de connexion directe, deux composants spatiaux peuvent être symboliquement liés
←...→ Evitement-Mise à distance	Evitement-mise à distance désigne la procédure par laquelle l'individu se soustrait anticipativement à une situation socio-spatiale chargée émotionnellement
▶...◀ Confrontation-Rapprochement	Confrontation-rapprochement désigne la procédure par laquelle l'individu se soumet anticipativement à une situation socio-spatiale chargée émotionnellement
Rupture spatiale	La rupture spatiale montre, à l'origine d'un déplacement, que la personne ne maintient plus de liens "spatiaux" avec le lieu d'origine
⋮ Rupture sociale	La rupture sociale montre, à l'origine d'un déplacement, que la personne ne maintient plus de liens "sociaux" avec le lieu d'origine
...	...

Figure 4. Répertoire des chorèmes

>R, le point de vue de l'assimilation suppose une réciprocity $S \leftrightarrow R$ ou, ce qui revient au même, l'intervention des activités du sujet ou celles de l'organisme » (Piaget, 1966).

¹² « Établissant une discontinuité dans le temps et un changement de référent, la rupture marque une cassure d'avec un environnement et révèle une crise d'intégration d'un passé chez un sujet » (Doron, Parot, 2003).

¹³ « Passage par une étape ou variable intermédiaire, rendant compte de la liaison entre deux évènements, que la voie directe ne paraît pas pouvoir expliquer » (Doron, Parot, 2003).

3.2 La cartographie des dynamiques du rapport affectif à l'espace

Puis dans un deuxième temps, nous avons procédé, pour chaque individu interrogé, à la restitution d'une figure de sa trajectoire : la « cartographie des dynamiques du rapport affectif à l'espace » (Fig. 5) ; cette image donnant à voir les principes organisateurs à la fois synchroniques et diachroniques du rapport affectif à l'espace, à l'échelle de la trajectoire de vie de l'individu.

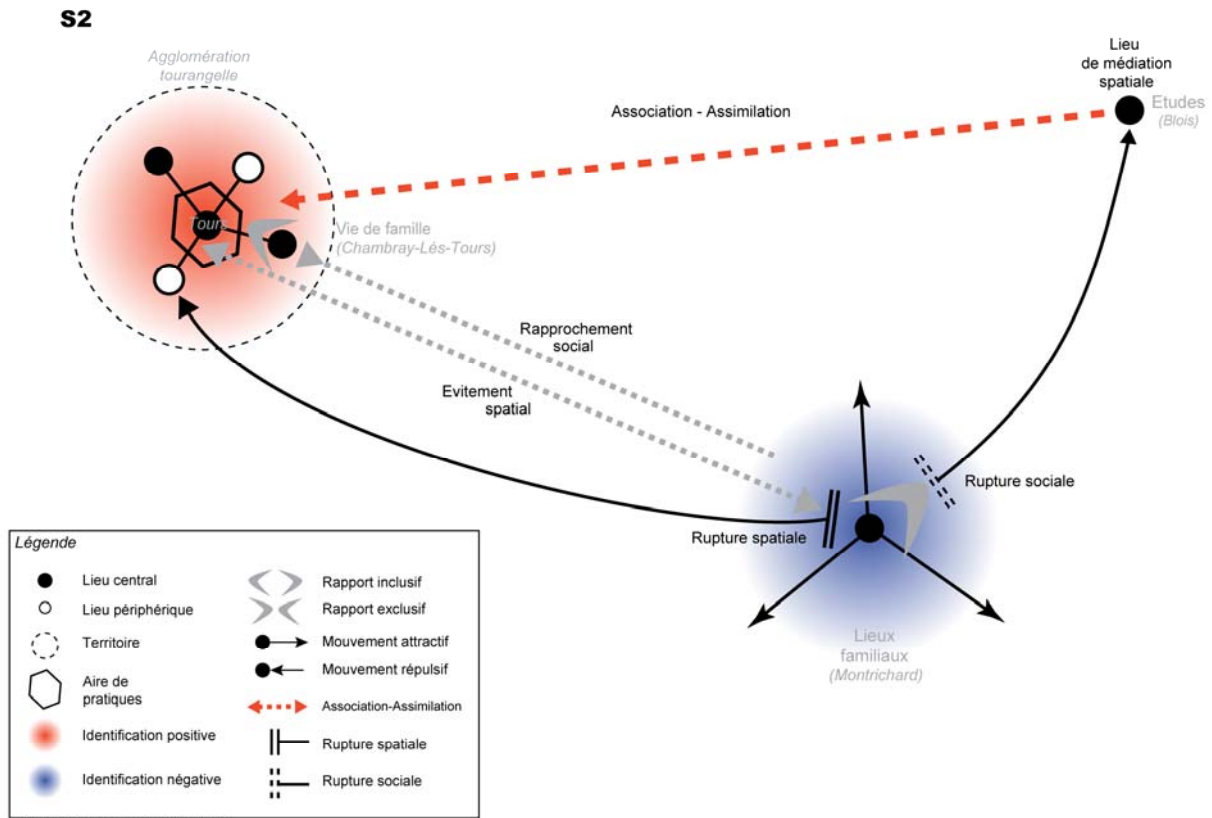


Figure 5. Cartographie du rapport affectif à l'espace de S2

Sans entrer dans les détails d'un parcours de vie qu'il faudrait longuement commenter, nous pouvons néanmoins constater que la trajectoire socio-spatiale de S2 s'articule autour de deux pôles centraux : d'un côté la commune de Montrichard, et de l'autre l'agglomération tourangelle. Ainsi à travers le discours de S2, l'on constate que ces deux pôles possèdent une charge symbolique et affective forte, au regard de laquelle chacun des lieux de la spatialité de S2 entrera dans une relation d'identification, déterminant par là-même son appartenance ou son exclusion à chacun de ces deux mondes. Ce processus identificatoire inscrira ainsi de manière métaphorique l'ensemble des lieux de la spatialité de S2 dans une relation duale ville/campagne. Pour Montrichard, lieu de son enfance et de ses attaches familiales, c'est l'image de la « *petite ville* » qui est retenue par S2. Une image fortement imprégnée par la campagne qui l'environne et qu'elle qualifie péjorativement de « *profonde, basique, primaire, manuelle, ennuyeuse, figée* ». Cette polarité « *rurale* » négative, engendre un rapport répulsif fort qui se matérialise, lorsque les conditions d'autonomisation sont réunies au début de l'adolescence, par une rupture, dans un premier temps sociale, vis-à-vis de cet espace. L'attraction de S2 pour la « *grande ville* » s'appuie dès lors sur l'espace blésois. Cependant ce dernier ne constitue pas un espace de polarité forte, un espace positivement qualifié pour ses qualités

propres, mais bien davantage un espace transitionnel, un tremplin qui joue le rôle d'espace de médiation vers un ailleurs plus urbain. Tours, c'est la « *grande ville* », une ville synonyme de bonheur, de shopping, de sorties, de rencontres, de mobilités et de sociabilités intenses. Un mode de vie rêvé et désiré par S2 depuis sa plus tendre enfance et qui ne cesse de s'affirmer à mesure que, les années passant, l'environnement de Montrichard devient sans intérêts à ses yeux.

Conclusion : la dimension relationnelle du lien affectif

Enfin, pour conclure et revenir à un des objectifs de la présente contribution, qui non seulement visait l'exposé d'une démarche méthodologique innovante, permettant d'approcher sous un nouvel angle le rapport affectif à l'espace, mais surtout souhaitait offrir une meilleure compréhension de ce dernier en proposant une image, une cartographie du rapport affectif de l'individu à l'espace. Nous montrons que le lien affectif entre un individu et son environnement socio-spatial n'est certes pas indifférent à la configuration matérielle et spatiale de l'environnement, celle-ci déterminant en partie le type de relations sociales qui vont pouvoir s'y déployer. Mais plus précisément, c'est la dimension signifiante de l'espace, dépendante à la fois des perceptions et des représentations individuelles et collectives, qui semble s'imposer en dernier ressort dans la constitution et l'évolution du rapport affectif à l'espace. Cette particularité nous est apparue à la lumière du discours des individus. Ainsi comme nous l'avons vu et souligné, ces lieux qui jalonnent, produisent, et sont produits par l'histoire personnelle, ont une signification, sont identifiés, non pas pour des raisons univoques, d'ordres matérielles, fonctionnelles, utilitaristes, et donc strictement rationnelles, mais avant tout parce qu'ils sont des « réservoirs » symboliques, de projets, d'intentionnalités, et pas simplement des réceptacles de la spatialité. Par la production d'une image cartographique des dynamiques de ce rapport affectif à l'espace, nous avons donc voulu signifier l'incarnation d'une spatialité répondant aux objectifs et stratégies de chacun s'insérant à différents moments, à différentes étapes dans des logiques variées. Le principal apport de cette enquête aura donc été, au niveau de l'individu, la compréhension et l'illustration des mécanismes sous-jacents à la constitution et à l'évolution du rapport affectif aux espaces de sa vie. Sans présumer de l'interaction potentielle de ces mécanismes avec la représentation sociale, et des espaces socialement aimés ou mal-aimés – puisque là n'était pas la visée de la présente contribution – nous pouvons néanmoins souligner que la représentation sociale de l'espace est une des composantes, loin cependant d'être la seule et pas toujours dans le sens préconçu (certains espaces dévalorisés représentent des espaces à fort potentiels attractifs pour certaines personnes), qui participe d'une forme de détermination du rapport affectif à l'espace. Conséquence de ces processus d'assignation de sens, nous avons reconnu les dynamiques proxémiques induites par des processus d'identification positive, d'attraction, de confrontation, de rapprochement, ou à l'inverse par des processus d'identification négative, de répulsion, d'évitement, de mise à distance, aussi bien matériels qu'idéels, nous avons reconnu le pouvoir dans ces processus de l'intentionnalité, du temps, de l'histoire, et nous avons fini par reconnaître en ces différentes dynamiques de moins en moins « logiques », sur le plan d'une rationalité purement instrumentale, l'effet de plus en plus important attribué à la place des affects. Ces dynamiques affectives n'en excluent pas pour autant toutes autres

dimensions utilitaristes, calculatrices, etc., de la spatialité, mais viennent plutôt se superposer à ces dernières, comme nouvelle grille de lecture, de production de sens. Sur le plan spatial, cette qualification affective s'est manifestée à travers la mise en œuvre d'attachements et/ou de détachements multiples ; diversité et pluralité auxquelles il nous a semblé que la dimension organisationnelle de la trajectoire socio-spatiale répondait d'une manière de plus en plus affirmée. L'un des constats a dès lors été, plus que l'établissement et la fixation dans l'espace et dans le temps d'un certain type de rapport affectif, ce dernier répondait davantage à des styles évolutifs mais néanmoins identifiables (Martouzet, 2007a, 2007b). Il a été établi que ces « styles affectifs » renvoyaient à un certain nombre d'attitudes vis-à-vis de l'environnement socio-spatial, pour lesquelles il est apparu que rien n'était figé, mais que ces attitudes faisaient l'objet d'ajustements et d'adaptations selon les contextes situationnels et interactionnels. À l'instar de Per Gustafson (2001), nous avons pu par exemple constater que, dans le cadre du développement croissant des mobilités à la fois sociales et spatiales, le rapport affectif ne se concrétisait pas nécessairement par le fait de rester en un lieu, mais plutôt à travers des attitudes générales face à la mobilité et au rapport affectif à l'espace (Bailleul et Feildel, 2009). Les objets de référence généralement étudiés pour mesurer ces phénomènes d'attachement, tels que le quartier ou le réseau familial, ont bien été observés, mais plus que tel quartier, ou tel ancrage familial, il est apparu que les individus cherchaient davantage, au cours de leurs déplacements, à actualiser en un nouveau lieu les modalités historiques d'un attachement à l'espace. Du côté des professionnels, concepteurs, décideurs ou techniciens de l'aménagement et de l'urbanisme, ces styles affectifs ont également pu être observés, avec néanmoins une différence importante notamment dans la façon de « faire avec », de « composer avec » le style de rapport affectif à l'espace, de s'y confronter ou de l'éviter, et ce depuis l'attitude qui consiste à se servir de ce lien affectif comme ressource pour la conception de l'aménagement, ou à l'opposé de subir, dans le cadre de l'activité professionnelle, jusqu'à éviter dans le cadre de la conception, la confrontation avec un certain ressenti, une certaine émotion spatiale. En outre, les entretiens réalisés auprès des professionnels ont permis de souligner que l'action d'aménager l'espace est la conséquence de nombreux facteurs, y compris d'ordres émotionnels et affectifs, et pas seulement rationnels au sens de l'intérêt, du calcul ou de l'utilité. Conformément aux critiques qui se font de plus en plus pressantes à l'endroit de la théorie du choix et de l'action rationnelle, il a ainsi pu être amené une illustration empirique du rôle du rapport affectif dans le cadre de l'action, et souligné de fait l'intérêt de concepts émergents dans le cadre des sciences sociales : tels ceux d'« émoraison » et d'« émorationalité » (Laflamme, 1995 ; Bouchard, 2000, 2006).

Au final, si nous devons retenir un résultat central pour notre recherche, celui-ci reviendrait à souligner la démonstration de la dimension essentiellement relationnelle du lien affectif entre l'individu et son environnement. Le rapport affectif à l'espace ne saurait dépendre, et donc être mesuré, aux niveaux des variables matérielles ou individuelles, tant il se joue dans l'expérience situationnelle entre ces pôles relationnels. Comme le souligne le sociologue Simon Laflamme à propos de la diversité des sentiments et de leur caractère composite, « un individu ne peut être amoureux – ni haineux – par nature, avoir une personnalité amoureuse ; l'amour est une construction relationnelle. Un individu ne vient pas à l'amour à partir d'un amour prérelationnel, c'est-à-dire préhistorique ; il découvre cet amour dans la relation ; c'est la relation qui le fait être en lui, et cet amour évolue en fonction de la relation »

(Laflamme, 1995). De même, il ne semble guère possible d'affirmer, ni même de mesurer, que des lieux sont invariablement aimés ou mal-aimés. Le rapport affectif à l'espace, l'attachement, le désintérêt, l'attraction ou la répulsion, créés ou accompagnés par ces sentiments, ces émotions spatiales, aussi divergents et variés soient-ils – parfois même ambivalents – ne semblent pouvoir s'expliquer de manière univoque par la distance, par le temps passé ou encore par l'activité développée en un lieu. L'attachement, dans le cadre du rapport affectif à l'espace, dépend de l'expérience relationnelle entre un lieu et un individu, du sens que l'individu lui confère dans le cadre situationnel, en référence aussi bien à ses attributs matériels, à sa signification sociale et personnelle, qu'à sa valeur à l'aune d'une époque affectivée, d'une situation agréable remémorée, d'un futur ouvert à de multiples possibilités. Enfin, le rapport affectif à l'espace est assurément un facteur, parmi d'autres, de l'organisation socio-spatiale parce qu'il explique des pratiques, des actions, y compris au niveau de la conception et de l'aménagement des espaces, qui ne paraissent au premier abord pouvoir s'inscrire dans une « logique » classique, rationnelle.

Bibliographie

Altman Irwin, Low Setha M. (1992), *Place attachment*, New York, Plenum Press, 314 p.

Bachelard Gaston ([1958] 1972), *La poétique de l'espace*, Bibliothèque de philosophie contemporaine, Paris, Presses Universitaires Françaises, 214 p.

Bailleul Hélène, Feidel Benoît (à paraître), "Le sens des mobilités à l'épreuve des identités spatiales : un éclairage par le récit de vie spatialisé et l'herméneutique cartographique", in Ramadier Thierry, Depeau Sandrine, *La mobilité quotidienne en classes : les identités sociales au regard des pratiques spatiales*, Rennes, Presses universitaires de Rennes

Benghozi Pierre (2006), "La spaciogramme en thérapie psychanalytique de couple et de famille", *Dialogue - Recherches cliniques et sociologiques sur le couple et la famille*, Vol. 2, n°172, pp. 5-24

Bertaux Daniel ([1997] 2005), *L'enquête et ses méthodes : le récit de vie*, Paris, Armand Colin, 126 p.

Bollnow Otto Friedrich ([1963] 1984), *L'homme et l'espace*, Stuttgart, Verlag, 310 p.

Bouchard Pierre (2006), "Théorie de l'action et parcours de vie", *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, Vol. 1, n°2, pp. 67-114

Bouchard Pierre S. (2000), *Contribution à la critique de la rationalité utilitaire. Pour un modèle de remplacement des théories de l'action humaine*, Thèse de doctorat, Sudbury, Ontario, Ecole des études supérieures, Université Laurentienne, 132 p.

Bourdieu Pierre (Sous La Dir. De) (1993), *La misère du monde*, Paris, Seuil, 1460 p.

Bowlby John ([1969] 2002), *Attachement et perte : l'attachement* (Vol.1), Paris, Presses universitaires de France, 539 p.

Brunet Roger, Ferras Robert, Théry Hervé (1993), *Les mots de la géographie : dictionnaire critique*, Collection Dynamiques des territoires, Montpellier, Reclus - La documentation française, 518 p.

Chalas Yves (2000), *L'invention de la ville*, Paris, Anthropos, 199 p.

Damasio Antonio (1995), *L'erreur de Descartes : la raison des émotions*, Paris, éd. Odile Jacob, 368 p.

Dardel Eric ([1952] 1990), *L'homme et la terre*. Nature de la réalité géographique, Nouvelle édition présentée par Philippe Pinchemel et Jean-Marc Besse, Paris, Editions du CHTS (Comité des Travaux Historiques et Scientifiques), 199 p.

Doron Roland, Parot Françoise (Sous La Dir. De) (2003), *Dictionnaire de psychologie*, Quadrige, Paris, Presses Universitaires de France, 756 p.

EhEA (2008), *Espaces habités et espaces anticipés : qualification de l'espace*, Rapport de recherche ANR, 141 p.

Feildel Benoît (2004), *Le rapport affectif à la ville : Construction cognitive du rapport affectif entre l'individu et la ville*, Mémoire de DEA, Centre d'Etudes Supérieures en Aménagement, Tours, Université François Rabelais, 112 p.

Fourier Charles ([1808] 1998), *Théorie des quatre mouvements et des destinées générales. Suivi du nouveau monde amoureux*, Dijon, Les presses du réel, 686 p.

Gerson Kathleen, Stueve Anne C., Fischer Claude S. (1977), « Attachment to place », in Fischer Claude S. et al., *Networks and Places : Social Relations in the Urban Setting*, New York, Free Press, pp. 139-161

Goffman Erving (1974), *Les rites d'interaction*, Le sens commun, Paris, Editions de Minuit, 230 p.

Gustafson Per (2001), "Roots and Routes: Exploring the Relationship between Place Attachment and Mobility", *Environment and Behavior*, Vol. 33, n°5, pp. 667-686

Hall Edward T. ([1966] 1971), *La dimension cachée*, Paris, Editions du Seuil, 254 p.

Heidegger Martin ([1927] 1960), *Etre et temps*, Paris, Editions Ledru : Authentica, 323 p.

Hidalgo Carmen, Hernandez Bernardo (2001), "Place attachment : conceptual and empirical questions", *Journal of environmental psychology*, Vol. n°21, pp. 273-281

Hoyaux André-Frédéric (2006), "Pragmatique phénoménologique des constructions territoriales et idéologiques dans les discours habitants", *L'Espace géographique*, n°3, pp. 271-285

Hummon David M. (1992), « Community attachment: local sentiment and sense of place », in Altman Irwin, Setha Low M., *Place attachment*, New York, Plenum.

Kasarda John D., Janowitz Morris (1974), "Community Attachment in Mass Society", *American Sociological Review*, Vol. 39, n°3, pp. 328-339

Laflamme Simon (1995), *Communication et émotion. Essai de microsociologie relationnelle*, Logiques sociales, Paris, L'Harmattan, 191 p.

Lewicka Maria (2009), "What makes neighborhood different from home and city? Effects of place scale on place attachment", *Journal of Environmental Psychology*.

Lipiansky Edmond Marc (1992), *Identité et communication : l'expérience groupale*, *Psychologie sociale*, Paris, Presses universitaires de France, 262 p.

Maffesoli Michel (2001), "Une lecture de George Simmel", *Sociétés*, Vol. 4, n°74, pp. 5-11

Manzo Lynne C. (2003), "Beyond house and haven: toward a revisioning of emotional relationships with places", *Journal of Environmental Psychology*, Vol. 23, n°1, pp. 47-61

Marchand Bernard, Salomon Cavin Joëlle (2007), "Anti-urban ideologies and planning in France and Switzerland: Jean-François Gravier and Armin Meili", *Planning Perspectives*, Vol. 22, n°1, pp. 29-53

Martouzet Denis (2002), "Le rapport affectif à la ville : conséquences urbaines et spatiales, le cas de Fort-de-France", *Annales de Géographie*, Vol. n°623, pp. 73-85

Martouzet Denis (2007a), "Le rapport affectif à la ville : premiers résultats", in Paquot Thierry, Lussault Michel, Younès Chris (Sous La Dir.), *Habiter, le propre de l'humain : villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, pp. 171-192

Martouzet Denis (2007b), Le rapport affectif à la ville : analyse temporelle ou les quatre "chances" pour la ville de se faire aimer ou détester, Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle, Colloque de Cerisy-la-Salle, 13 p.

Martouzet Denis (2007c), "Le rapport affectif à la ville : positionnement théorique et épistémologique", *Praxis*, Revue électronique d'Aménagement, <http://www.revue-praxis.fr/document.php?id=117>

Mathieu Nicole, Morel-Brochet Annabelle, Blanc Nathalie, Gajewski Philippe, Grésillon Lucille, Hebert Florent, Wandrille Lucy, Raymond Richard (2004), "Habiter le dedans et le dehors : la maison ou l'eden rêvé et recréé", *Strates*, Vol. Jeune recherche, la vitalité d'un laboratoire, n°11, pp. 13

Moles Abraham, Rohmer Elisabeth (1998), *Psychosociologie de l'espace*, Paris, L'Harmattan, 158 p.

Noschis Kaj (1984), *Signification affective du quartier*, Paris, Méridiens, 170 p.

Piaget Jean, Inhelder Bärbel ([1966] 1992), *La psychologie de l'enfant*, Paris, Presses universitaires de France, 126 p.

Proshansky Harold M., Fabian Abbe K., Kaminoff Robert (1983), "Place-identity: Physical world socialization of the self", *Journal of Environmental Psychology*, Vol. 3, n°1, pp. 57-83

Ramadier Thierry (2002), "Rapport au quartier, représentation de l'espace et mobilité quotidienne : le cas d'un quartier périphérique de Québec-ville", *Espaces et sociétés*, Espaces modes d'emploi, pp. 111-131

Salomon Cavin Joëlle (2002), *Représentations anti-urbaines et aménagement du territoire suisse. La ville : perpétuelle mal-aimée ?*, Thèse de Doctorat, Lausanne, EPFL, 259 p.

Sansot Pierre ([1973 - 1996] 2004), *Poétique de la ville*, Références sociologiques, Paris, Armand Colin, 422 p.

Sarason Seymour (1974), *Psychological Sense of Community: Prospects for a Community Psychology*, San Francisco, Jossey-Bass, 290 p.

Scalab (2004), *Les échelles de l'habiter*, Rapport de recherche PUCA, 338 p.

Seamon David (1984), "Emotional Experience of the Environment", *American Behavioral Scientist*, Vol. 27, n°6, pp. 757-770

Simmel Georg ([1957] 2007), *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, Paris, L'Herne, 59 p.

Tönnies Ferdinand ([1887] 1946), *Communauté et société. Les catégories fondamentales de la sociologie pure*, Paris, Presses Universitaires de France, 241 p.

Tuan Yi-Fu ([1974] 1990), *Topophilia : a study of environmental perception, attitudes and values*, New York, Columbia University Press, 260 p.

Weber Max ([1919] 1963), *Le savant et le politique*, Le Monde en 10-18, Paris, Union Générale d'Éditions, 186 p.

Winnicott Donald W. (1971), *Jeu et réalité : l'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 218 p.

Wirth Louis (1938), "Urbanism as a way of life", *The American Journal of Sociology*, Vol. 44, n°1, pp. 1-24